Complainte pour sécher les larmes des saules

PAR MARC MERCIER

L'année 2018 a donné lieu à de nombreuses productions mémorielles ou analytiques pour tenter de penser les évènements de Mai 68 (et les années qui suivirent) depuis notre époque qui, malgré quelques soubresauts ici ou là, a du mal à trouver une nouvelle voie susceptible de nous mener collectivement vers un avenir meilleur.

→ → **Pousses de printemps** de Intissar Belaid (2014)

Des revues comme Bref en France ou 24 images au Québec ont montré que ces temps révolutionnaires ont généré de nouvelles pratiques et théories cinématographiques et repéré dans les productions d'aujourd'hui ce qui a perduré malgré tout, tant sur les plans esthétique qu'éthique.

En Mai dernier, le festival des Instants Vidéo, le Cairo Institute for Human Rights Studies et le Réseau Euromed France furent reçus à Tunis par l'Art Rue (connu notamment pour organiser une biennale pluridisciplinaire dans des espaces publics et patrimoniaux possiblement réinvestis depuis la chute du régime de Ben Ali) pour vérifier auprès d'artistes et de responsables de structures culturelles si le Printemps arabe a eu des incidences sur les pratiques artistiques comme ce fut le cas en Mai 68. Bien sûr,

des points de similitude ont été évoqués : la libération de la parole, les revendications des femmes (témoin ce festival pluridisciplinaire féministe « Chouftouhonna »), des homosexuel(le)s (témoin le « Mawjoudin Queer Film Festival »), la libération des corps dans l'espace public (avec la création du groupe « Art Solution/Danseurs Citoyens »), le droit à la création artistique pour les personnes détenues (sous l'impulsion de l'association Les Yeux de l'Ouïe, une pièce de théâtre et des vidéos expérimentales ont été créées avec les prisonniers du Centre de détention de Médhia)… Nous avons pu ainsi nous rendre compte qu'ici comme ailleurs, durant les périodes révolutionnaires, une large frange de la population ne se contente plus de revendiquer des droits culturels,

mais s'en saisit. La suite est parfois plus compliquée car, nous le savons tous, le temps use les enthousiasmes et permet aux forces réactionnaires de reprendre leur souffle pour freiner ou stopper ces élans émancipateurs.

Il est intéressant de s'attarder un peu sur le collectif « Politiques » formé dans la foulée de la révolution de 2011. Une dizaine de jeunes artistes qui s'interrogent avec pertinence sur la notion de l'engagement : « Le politique et l'artistique ont ceci en commun qu'ils imprègnent tous deux la vie de la cité. Mais si le politique régule cette vie, l'artistique, au contraire, la libère. »

Dans un texte qui accompagnait une exposition (vidéos, photos et autres matériaux) du collectif au Centre national d'art vivant de Tunis en 2012, les artistes se posent la question de savoir à quelle temporalité appartiennent les œuvres présentées. S'inscrivent-elles dans une lignée historique même si c'est pour proposer une rupture avec les esthétiques du passé ? Sont-elles le pur produit de l'actualité ? Ouvrent-elles des perspectives ? Voici ce qu'ils en disent : « L'œuvre d'art n'obéit pas à la temporalité du politique ou de l'historique. Ainsi, les recherches et les singularités formelles des œuvres exposées dans « Politiques » transcendent le « ici et maintenant », lequel est pourtant le point de départ des travaux, pour l'amener vers des propositions esthétiques qui redéfinissent de fait le politique dans la création tunisienne et l'art dans son rapport à la cité. »

→ **Le dit du saule** de Michèle Waquant (2018)

Lors de notre réunion de Tunis, nous avons pu voir une vidéo très pertinente de Intissar Belaid, *Pousses de printemps* (23' - 2014), qui fait écho aux préoccupations du collectif. La jeune réalisatrice s'est intéressée aux paroles et aux gestes d'enfants vivant à la campagne dans la région du Kef, pour qu'ils racontent ce qu'ils savent de la révolution dont l'essentiel des informations fut véhiculé par les médias. C'est en fait l'accomplissement de ce que prônait Serge Daney quand il insistait pour que les cinéastes apprennent à regarder le monde avec les yeux des enfants. Que ceux-ci déclarent que le moment où le jeune vendeur de légumes Bouazizi s'est immolé (le Printemps arabe a commencé suite à cette tragédie) coïncide avec la fuite de Ben Ali en avion, peut prêter à sourire étant

donné que nous sommes culturellement des adeptes du temps chronologique et des lois de cause à effet. Mais il existe d'autres temps, dont celui du conte qui réinvente un monde accouché par la langue et les images qu'elle génère. Ce sont justement ces images-là que la réalisatrice va construire avec de la pâte à modeler. Le déroulement du film partagera ainsi, les mêlant parfois, des temps documentaires et des temps imaginaires. Quel est le discours le plus crédible ? Celui des politiciens et des médias ? Celui de la fiction ? Le projet de l'artiste n'est pas de répondre à ce dilemme qui n'est somme toute guère intéressant. Ce qui est beaucoup plus jubilatoire, c'est de faire coexister plusieurs registres de pensées, de traitements de l'Histoire et de l'actualité. C'est de créer un monde dans lequel plusieurs mondes et plusieurs temporalités peuvent cohabiter.

Il faut (…) s'ouvrir à toutes sortes de métamorphoses montrant ainsi que rien n'est immuable, constant, indépassable.

Si 2018 fut une année qui nous donna l'occasion d'interroger le passé (le cinquantenaire de Mai 68), elle doit être aussi prétexte à imaginer le futur, notamment les devenirs possibles du cinéma et de la vidéo. Il y a quelque chose que l'expérience cinématographique de 68 ne peut pas nous apprendre, c'est le nouveau rapport que nous avons aujourd'hui avec le temps. Les cinématographies militantes de l'époque s'inscrivaient dans du temps historique linéaire qui ne pouvait inexorablement avancer que vers le Progrès. Il s'agissait de montrer que ce qui entravait cette marche vers des lendemains qui chantent, c'était le vieux monde bourgeois soucieux de conserver ses us et coutumes, son organisation sociale, économique et politique. Le cinéma devient alors un outil pédagogique pour faire prendre conscience aux masses des raisons de leur asservissement, de les encourager à faire sauter tous les verrous afin qu'elles accèdent enfin à un avenir radieux. Un avenir programmé car régi selon les lois scientifiques de l'Histoire telles que mises à jour par Marx.

Je pense que les années 1970 furent les dernières à penser ainsi. Considérant tous les échecs tragiques, notamment ceux des pays dits « socialistes », la société s'est petit à petit recroquevillée sur elle-même. Refusant toute perspective d'émancipation collective, elle n'a plus rien trouvé à offrir aux citoyens que le culte de l'argent et de l'individualisme. Après la chute du mur de Berlin, elle a proclamé que nous vivions la fin de l'Histoire. Le passé n'est là que pour justifier l'ordre existant, le futur est à craindre (dérèglement climatique, surpopulation, migration de masse…) : seul compte

le présent, l'immédiateté, la vitesse… Le néolibéralisme et la démocratie représentative sont certes imparfaits, sources de profondes injustices, mais un tiens vaut mieux que deux tu l'auras… Cette dictature du présent tend à se mondialiser, elle ne connait pas les frontières, d'ailleurs il n'y a plus de lieu (tout est *délocalisable*) ce qui a pour conséquence directe de réactiver des idéologies nationalistes et identitaires.

Ce culte du présent (qui n'est pas pour autant immobile, bien au contraire, il s'appuie sur une accélération du changement des apparences, il n'y a qu'à voir à quelle vitesse les modes changent) a des répercussions sur la production des films. À une pensée du montage comme exposition d'un processus est aujourd'hui préférée une succession de courtes séquences qui doivent susciter pour elles-mêmes de la jouissance immédiate. Chaque séquence du film doit être une sorte de teaser. Cela correspond à l'air du temps. Le film se déroule devant un public qui n'est pas animé par une attente ou l'espérance d'un dénouement heureux. Les choses sont ce qu'elles sont, on n'y peut rien changer, c'est le temps du désabusement.

Cependant, nous avons vu avec *Pousses de printemps* qu'il existe des possibilités d'ouverture vers un futur qui ne soit pas une vision désenchantée dès lors que l'on opère un déplacement, que l'on porte un autre regard sur le présent (depuis l'enfance par exemple), que l'on déplace les récits d'un registre à un autre, que l'on creuse plusieurs sillons de temporalité…

Il faut pour cela, non plus comme avant pointer du doigt un objectif, écrire un scénario *auteuritariste* qui mène en bateau ses acteurs et le public pour une destination qu'il prétend connaitre, mais comme Fernando Pessoa instituer une automultiplicité de soi, un éventail d'autres que soi-même qu'il nommait des hétéronymes, ou comme Arthur Rimbaud des « Je » qui sont des autres, ou bien, 2000 ans après Ovide, s'ouvrir à toutes sortes de métamorphoses montrant ainsi que rien n'est immuable, constant, indépassable. Pas même les ordres politiques établis.

Une autre œuvre me semble ouvrir de nouvelles perspectives vidéographiques : *Le Dit du saule* (24'53 – 2018) de la réalisatrice québécoise Michèle Waquant. Le héros du film est un saule pleureur qui a subi une malencontreuse taille au moment même où ses bourgeons étaient en train d'éclore. Il n'y a pas plus localisé qu'un arbre. Il agit dans le lieu (enraciné) et pense le monde (en produisant l'oxygène nécessaire à la vie de la planète).

On assiste à une bataille sonore entre le chant éternel d'une pie réparant son nid dans un parc voisin et le bruit assourdissant de la tronçonneuse de l'élagueur ravageant les germes d'un futur fleuri.

Imperturbablement, une voix (Vincent Hénon) énumère un large extrait des 1111 noms d'oiseaux inventés par Valère Novarina, évoquant ainsi la persistance de l'imagination poétique pour que, malgré la mort annoncée de cet arbre, de nouvelles montées de sève puissent advenir.